

CORRESPONDANCE ENTRE MARGUERITE YOURCENAR ET JEAN DENÈGRE

En juin 1978, un jeune homme d'une trentaine d'années écrit spontanément à Marguerite Yourcenar pour lui témoigner son admiration. Polytechnicien, ingénieur géographe et chef de service à l'Institut géographique national, Jean Denègre était a priori totalement inconnu de l'écrivain. Apparemment touchée par le ton de cette lettre, et sans doute aussi par les idées qui s'y exprimaient, Marguerite Yourcenar lui répondit peu après. Sa réponse apportait, à certains égards, un éclairage intéressant sur la manière dont l'écrivain voyait son œuvre. Un deuxième échange de lettres eut lieu au cours de l'année suivante, mais n'eut pas de suite immédiate. Sept ans plus tard, à l'occasion des vœux de nouvel an, il y eut un nouvel échange de lettres, qui fut le dernier. C'est cet ensemble de lettres qui est présenté ici dans sa quasi-intégralité¹, grâce à l'aimable autorisation des ayants droit de Marguerite Yourcenar, Marc Brossollet et Yannick Guillou.

Né au Mans le 5 octobre 1944, Jean Denègre fait de solides études scientifiques au lycée Montesquieu du Mans puis au lycée Descartes à Tours. Ses parents sont tous deux professeurs dans l'enseignement secondaire public, son père en mathématiques, sa mère en lettres classiques. Âgé d'à peine 19 ans, il réussit le concours d'entrée à l'École Polytechnique, d'où il sort dans le corps des ingénieurs géographes. Chargé de recherche en 1968 à l'Institut géographique national (IGN), il pilote les premiers développements en cartographie assistée par ordinateur, puis en télédétection aérospatiale et participe à la préparation du lancement du premier satellite français d'observation de la Terre (SPOT), en coopération avec le Centre national d'études spatiales (CNES). Nommé secrétaire général du Conseil national de l'information géographique en 1986, il occupe ce poste jusqu'en 1993. Depuis cette date, il dirige l'École nationale des sciences géographiques à Marne la Vallée. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages scientifiques dont un "Que sais-je" sur les systèmes d'information géographique, et il a publié dans Le Monde des articles relatifs à "la triple coïncidence de l'an 2000" et au positionnement global par satellite (GPS). Nommé chevalier de l'Ordre National du Mérite, il est également commandeur dans l'Ordre des Palmes Académiques.

¹ Les lettres de Marguerite Yourcenar sont ici publiées dans leur intégralité. ; quelques coupures ont été effectuées dans les lettres de Jean Denègre.

Correspondance entre Marguerite Yourcenar et Jean Denègre

[de Jean Denègre à Marguerite Yourcenar]

Charenton, le 22 juin 1978

Madame,

En vous écrivant, j'ai conscience à la fois de la banalité de mon geste (que des centaines, des milliers peut-être de vos correspondants ont déjà commis), et aussi de son outrecuidance, qui consiste à espérer que vous me lirez, bien que je ne sois qu'un importun de plus. [...] Mais j'ai conscience aussi, en vous écrivant, d'une relative et humble nécessité : je ne me pardonnerais pas, parvenu à un âge avancé, de ne pas vous avoir adressé, quand il en était temps, l'expression d'une gratitude, si infime soit-elle. En ces jours qui suivent votre anniversaire, puisse-t-elle vous apporter, timidement, brièvement, un instant de chaleur et d'encouragement à poursuivre votre route.

En vérité, vous ne serez pas étonnée que j'invoque, pour me conforter dans mon geste, telle comparaison avec cette "*vieille aveugle*" cheminant vers l'empereur de Rome, du fond d'une province barbare, pour lui demander de "*toucher du doigt ses prunelles éteintes*", et qui a recouvert la vue sous ses mains. Pourtant je n'ai pas à vous demander la lumière : à la lumière elle-même, il n'y a rien à demander, sinon de continuer à briller et à illuminer ce qu'elle touche. [...]

Vous aurez deviné que je ne suis pas écrivain, mais de formation et de profession scientifiques, quoique teintées d'une nostalgie avouée vers ce qu'on appelle "les humanités". En fait, opter pour les sciences exactes (que je finis par trouver desséchantes) s'apparenta pour moi à ressentir, *mutatis mutandis*, ce sentiment de fierté que vous attribuez à l'empereur Hadrien, devant les patientes et laborieuses réalisations romaines, comparées aux brillantes constructions intellectuelles des Grecs : supériorité du concret, de l'effort humble et tenace, travaillant à mettre en pratique les enseignements d'une pensée trop agile ou trop abstraite pour avoir songé à s'incarner, à se mesurer à l'épreuve du réel. Il y a un peu de cela dans les options scientifiques, cette modestie d'essayer de faire du concret (sauf chez les mathématiciens), face aux spéculations de certains littéraires. Mais il est vain d'opposer l'esprit de géométrie à l'esprit de finesse : il y a l'esprit tout court, avec ses caractéristiques variées, que l'on retrouve mêlées à des taux eux-mêmes variables. Vous dirai-je quand même que la rigueur, la "géométrie" de votre pensée n'est pas le moindre de ses envoûtements, et que j'ai fréquemment appliqué à votre endroit cette phrase d'Edgar Poe, à propos de Morella : "*La puissance de son esprit était gigantesque*".

Je tremble à l'idée d'être trop bavard, de vous assommer, et pourtant, que de témoignages à vous rendre, que de fidélités à attester ! Depuis 1964 où je lus pour la première fois *Mémoires d'Hadrien*, l'été 1968 où je lus *L'Œuvre au Noir* dès sa parution (je me rappelle le soleil provençal sur ces pages qui

Correspondance entre Marguerite Yourcenar et Jean Denègre

m'éblouissaient), depuis 1971 où je découvris *Feux*, puis toutes les autres œuvres que je pus me procurer, y compris *Archives du Nord* l'hiver dernier – depuis quelque 15 ans, donc, quel cheminement dans votre ombre... Né juste après la Libération, je crus longtemps qu'était advenu un monde complètement neuf, ou du moins rénové, purifié, du genre "plus jamais ça", doté des vertus les plus nobles et les plus modernes : la tolérance, la justice, la paix, la culture, la vérité, la lumière... Banale naïveté, commune à tant d'enfants : il me faut déchanter sur tant de points, sans d'ailleurs renoncer à les défendre, mais avec quels moyens ? Pire : les vices ne sont souvent que l'envers des vertus dont ils sont inséparables, et pour cela peut-être, irréfutables. Ainsi l'accès des "masses" au confort ou au loisir – vertu de justice appliquée au plus grand nombre – conduit à l'urbanisation excessive, à la destruction des forêts et des rivages – vice du plus grand nombre appliqué à la justice. Installé au bord de Paris, au confluent entre Marne et Seine, j'assiste tous les jours à la défiguration de la Ville, et aussi à celle de l'Ile-de-France – splendeur des forêts royales, des vallées, des rivières, promises aux lotissements, aux pylônes électriques, aux routes bitumées et à l'invasion de l'automobile...

J'ai appris, malheureusement, à ne plus regarder un paysage grandiose et immuable sans songer que sa sauvagerie n'était que transitoire, ni un ciel infini sans songer que la guerre nucléaire était cachée au fond, [...] ni un continent sur une carte sans songer que des tortures immondes s'y perpétraient ou que la guerre encore s'y installerait durant des siècles. J'ai appris cette angoisse inconnue de nos ancêtres, cette menace partout et sur tout, et comment ne pas reconnaître que vous êtes l'un des rares écrivains de langue française à énoncer cette vérité sombre ?

Il va m'être difficile, maintenant, de revenir du côté de la lumière, je veux dire de parler du monde antique et de l'empereur Hadrien. C'était difficile de toute façon, d'ailleurs. Car je n'ai presque rien à dire que vous ne sachiez déjà, ou qu'on ne vous ait déjà dit, de l'importance de ce livre sans pareil auprès duquel je reprends mon équilibre, livre que j'emporterais si je devais aller en quelque lieu privé de tout, livre que ma mère tint le dernier entre ses mains, avant de disparaître à cinquante-quatre ans dans un accident d'auto, livre qui me ramène aux grandes leçons de l'Antiquité, moi dont la vue du moindre fragment de colonne patiné par le temps fait battre le cœur. Peut-être sont-ce toutes ces raisons à la fois qui font que l'empereur que vous peignez, tout empereur qu'il est, me semble si proche – plus proche à certains égards que le Zénon de *L'Œuvre au Noir*, qui m'apparaît plus élevé dans la hiérarchie de l'esprit, donc plus prestigieux, mais aussi plus lointain. Je sais que vous ne partagez pas ce sentiment, vous qui l'aimez "comme un frère", alors que, comme vous le dites dans un entretien, "l'empereur garde ses distances". Mais c'est votre proximité spirituelle, votre parenté avec eux qui conditionnent évidemment ce sentiment – que ne peut éprouver le plus humble de vos lecteurs. Je crois deviner une raison possible : par le biais du "je" et de son récit autobiographique, nous voyons nécessairement de plus près Hadrien vivre, et surtout aimer, parce que l'amour a été une composante essentielle de sa vie. Zénon est davantage raconté de l'extérieur, posant sur les êtres et les choses son regard bienveillant mais lucide, beaucoup plus conscient des

dramas du monde (et mêlé à ceux-ci) que l'empereur olympien disparu mille quatre cents ans plus tôt, et chargé de l'expérience critique accumulée pendant tout ce temps, qui fut aussi celui de la naissance, de la gloire et de l'échec relatif du christianisme. Expérimentateur éprouvé (à tous les sens du terme), homme sans illusions, éternel chercheur aux yeux sans cesse ouverts, Zénon ne cesse de veiller au chevet du monde...

Je n'avais jamais connu, étant à demi d'espèce méridionale, les pays du Nord, les Flandres, qui servent partiellement de cadre à *L'Œuvre au Noir*, et pour l'essentiel, à vos deux derniers ouvrages parus. Il a fallu l'occasion d'un voyage à Lille, une réunion entre géographes, pour que je découvre enfin le pays entrevu à travers les pages d'*Archives du Nord*.

Il faut que je vous fasse un aveu. Je suis passé à Bailleul. Puis au Mont-Noir. De là-haut, on découvre la Flandre française, ses maisons blanches posées sur l'herbe des champs, que j'ai reconnues comme dans un rêve familier : Brueghel, peut-être... Au restaurant-bar qui est près du sommet, j'ai demandé, encore tout enivré d'avoir humé l'air que vous respiriez jadis, d'avoir posé mon regard sur ce paysage qui vous fut proche, j'ai demandé donc si quelqu'un vous connaissait, ou connaissait du moins le château qui a succédé à celui où vous veniez enfant. Une réponse négative me fut d'abord donnée, puis quelqu'un m'indiqua cependant le nouveau château, et surtout la loge du gardien. C'est ainsi que j'allai frapper à la porte de Marie Bollengier.

Je n'oublierai jamais cet accueil simple et chaleureux : au bout de cinq minutes, moi qui n'étais qu'un importun pèlerin de plus, et l'ami qui m'accompagnait, nous étions dans sa cuisine, bavardant avec elle comme de vieilles connaissances. Elle nous raconta de nombreux souvenirs liés à l'ancien château, son retour en 1918 parmi les ruines, et surtout votre présence lointaine mais constante, perceptible par tant de signes qui me bouleversaient.

Je prie que cette visite non préméditée ne soit pas prise par vous en mauvaise part : lassitude devant l'invasion des "gens"... dégoût d'imaginer que la célébrité de votre œuvre entraîne le déferlement des foules béates... J'espère seulement que je ne suis pas le signe annonciateur de cette peste. Surtout je crois pouvoir espérer que cela ne saurait vous décourager en aucun cas d'écrire et de publier le prolongement d'*Archives du Nord*, comme je le souhaite ardemment, "jusqu'en 14, jusqu'en 39, jusqu'au moment où la plume [vous] tombera des mains", ainsi que vous l'écrivez.

Au terme de ce trop long bavardage, je termine sur ce vœu simple et égoïstement sincère. L'indiscrétion d'une lettre comme celle-ci (si tremblante de ferveur et de respect qu'elle soit, elle représente toujours une intrusion plus ou moins pardonnable), en tout cas beaucoup trop proluxe émanant d'un inconnu, ne se justifie que par l'amour et par l'espoir. Vous aurez déjà deviné que je vous suis redevable de l'un et de l'autre.

Jean Denègre

[réponse de Marguerite Yourcenar à Jean Denègre]²

17 août 1978³

Cher Monsieur,

Je regrette de n'avoir pu vous remercier plus tôt de votre *très* belle lettre. (L'éternel combat pour l'écrivain entre l'œuvre littéraire et la correspondance). Je ne crois pas, au contraire, qu'il y ait nécessairement opposition entre formation scientifique et formation humaniste, si ce n'est du fait d'un départ mal pris et d'une spécialisation trop vite poussée dans les deux cas. Il faut toujours se laisser le temps d'appartenir à tout le genre humain.

Vous-même en êtes une preuve, qui me parlez si bien, et d'Hadrien, et de Zénon, et des difficultés et des dangers de notre temps. Je crois – et j'espère – qu'une génération se formera qui, précisément du fait des menaces qui pèsent sur nous, parviendra à la fin à un scientisme "humain" et à un humanisme "réaliste", c'est-à-dire soucieux d'améliorer la condition humaine – et celle des êtres qui dépendent de nous – sans jamais perdre de vue que nous sommes *dans* l'univers et que nous y sommes peu de chose⁴. C'est d'ailleurs notre seule chance de salut.

Merci d'avoir vu ce qui, chez Hadrien et peut-être davantage encore chez Zénon, plus cicatrisé par un surcroît de quinze siècles d'expériences pour la plupart finalement manquées, plus proche encore que l'empereur de la connaissance dangereuse, répondait à certaines demandes de notre temps, et d'en avoir si bien tiré parti. Merci également de vos vœux pour la complétion du 3^e volume du *Labyrinthe du Monde*, qui, comme les deux précédents, me pose des problèmes chaque fois nouveaux.

J'ai été infiniment touchée par votre visite au Mont-Noir (moins préservé qu'autrefois, comme vos forêts royales) s'achevant par la rencontre de Marie Bollengier⁵. Cette petite maison est un lieu magique, du moins pour moi, qui y retrouve, inchangées, les choses que j'ai connues enfant, alors que[,] tout à côté[,] la "grande" maison,

² Les mots soulignés dans le manuscrit ont été reproduits en italique.

³ Lettre autographe de 4 pages envoyée de Petite Plaisance.

⁴ Le mot comportait primitivement dans le manuscrit un *s* final, qui a été barré.

⁵ Le manuscrit comporte, comme plus loin dans la lettre, de manière erronée, *Bollangier*.

Correspondance entre Marguerite Yourcenar et Jean Denège

celle où j'ai passé la meilleure partie de mes dix premières années, s'est évanouie en fumée. J'y ai constaté que le temps⁶ a,⁷ selon les lieux, des vitesses différentes, et, sans doute aussi, selon les êtres. Et que finalement tout revient au même, car je ne doute pas que Marie Bollengier, un peu plus âgée que moi, mais dont la vie (de l'extérieur) semble plus "immobile", en sache⁸ autant, et aussi peu, que moi. Mais c'est une vérité qu'il n'est pas bon d'apprendre jeune. Il faut d'abord faire comme si... comme si les résultats allaient différer du tout au tout et comme si chaque moment importait.

Je me laisse aller à causer avec vous, ce qui m'arrive rarement avec un correspondant. Votre lettre m'a été tonique. Veuillez trouver dans la mienne toute l'expression de ma sympathie.

Marguerite Yourcenar

[réponse de Jean Denège à Marguerite Yourcenar]

Charenton, le 27 janvier 1979

Madame,

Si j'ai tant tardé à répondre à votre lettre du 17 août dernier, c'est en partie à cause de l'immense plaisir qu'elle m'a donné. Rendu muet par cette joie même, je me suis longtemps demandé si je ne vous importunerais pas en vous écrivant une deuxième fois, gâchant ainsi le peu de plaisir qu'avait pu vous causer la première, et dont votre réponse tend si généreusement à me persuader.

[...] Si vous aviez vu ce jeune homme dansant de joie dans le soir d'été où il serrait votre lettre sur son cœur [...] Et ensuite, après le dîner, assis devant son piano dans le silence relatif du crépuscule, travaillant telle fugue du *Clavecin bien tempéré*, sans cesser de penser à cette lettre, et associant votre souvenir [...] à telle cadence robuste et harmonieuse.

Je sentais ainsi se rejoindre deux de mes racines profondes, se réaliser l'accord de deux pensées dont le sillage est la ligne de repère sur laquelle se

⁶ Suit une lettre barrée.

⁷ Suit un mot barré.

⁸ Suivent trois mots barrés.

Correspondance entre Marguerite Yourcenar et Jean Denège

sera orientée ma vie. L'idée d'un chemin qui va de Bach à vous peut paraître inattendue, ou au contraire d'un effet facile, et pourtant j'ai découvert, progressivement et sans parti pris conscient, cette convergence : cette fermeté de la pensée, d'abord, qui s'incarne dans une langue forte et claire, et se déroule selon un raisonnement à la fois rigoureux et harmonieux (ceci venant à l'appui de votre remarque, dans un entretien radiophonique avec P. de Rosbo, selon laquelle "la forme n'est autre chose que le fond rendu visible", harmonie et clarté que n'exclut pas la complexité du contrepoint, qu'il soit musical ou social, ou simplement humain... Cette aptitude à rejoindre le monde des idées pures, ensuite, à pouvoir les rendre sensibles par le truchement des mots comme par celui des sons. Et, de même qu'on a pu parler de "musique pure" à propos de certaines pages de Bach, de même se perçoivent comme "discours pur" certaines pages de *L'Œuvre au Noir* : ainsi le chapitre "L'Abîme", où le récit s'arrête, où l'action disparaît pour laisser place à une sorte de mélodie éternelle sur la condition de l'homme, où les phrases s'enchaînent les unes aux autres, chacune recouvrant l'autre et s'emparant d'elle et de son contraire sans les opposer mais en les faisant déboucher sur une vérité plus haute [...], comment ne pas le comparer à telle pièce d'orgue de *L'Offrande Musicale* ou de *L'Art de la Fugue* ? Cette aptitude à l'ascension vers les idées pures est aussi, bien sûr, une aptitude à l'universel : et de même que la musique de Bach est une des plus propres à parler au cœur de tous les hommes, hors des contraintes spatio-temporelles, de même votre œuvre sait décrire et retrouver dans chaque espace et à chaque époque l'homme universel.

Et pour tout dire, il faudrait aussi parler de Dieu. (Mais alors, là, vous allez vraiment me trouver grandiloquent !). Comment vous dire, pourtant, que la lumière qui émane de votre œuvre – lumière pour moi unique au sein de la pensée et de la sensibilité contemporaines – me semble liée, en dernier ressort, au sens du *divin*, que je retrouve partout sous-tendant votre pensée : d'Hadrien, naturellement, à *Feux* ("Marie-Madeleine ou le salut"), de votre théâtre (*Qui n'a pas son Minotaure ?*) aux *Nouvelles orientales*, je m'étonne que vos exégètes ne l'aient pas davantage souligné. Cette parcelle ou étincelle de divinité que vous attribuez (ou réattribuez) à l'homme, c'est elle qui donne à chacun de vos personnages sa part implicite d'universalité et d'immortalité, qui est aussi sa part d'infini et sa part de mystère. L'admirable est que la reconnaissance de cette part de mystère est en même temps [...] la forme la plus haute de lucidité : on chercherait vainement chez d'autres moralistes aussi solaires (Camus) un tel aveu de mystère, comme chez d'autres aussi panthéistes (Gide) une telle transparence.

Si je cite ces deux noms, ce n'est pas par hasard. L'un et l'autre ont été des phares pour leurs contemporains, la sagesse "goethéenne" de Gide venant à point nommé appuyer une libération (ou prétendue telle) des âmes et des corps, mais dans un rapport ambigu avec ce que Gide consent à garder du Dieu traditionnel. Quant à Camus, son hostilité à Dieu, mais plus encore son sens inné du désespoir (je caricature) le conduit sur des chemins à jamais différents des vôtres, malgré tant de parentés entre vous (que je renonce à citer) [...]. Sans doute a-t-il manqué à Camus ce qui fait votre force : à la lucidité méditerranéenne s'ajoute peut-être en vous quelque chose hérité de

Correspondance entre Marguerite Yourcenar et Jean Denègre

votre ascendance flamande, de cette "ampleur et lente fougue flamande" comme vous l'évoquez dans *Archives du Nord*, mais aussi tellement plus que cela. [...]

À force de m'acharner à vouloir vous expliquer (comme si vous en aviez besoin !) la clarté qui me parvient de vous (jusque dans mes rêves), je m'aperçois que c'est une manière de vous parler éperdument de moi... [...] Cherchant quelque excuse, je n'en trouve aucune, me bornant à espérer que vous lirez cette lettre à un moment favorable, que j'essaie d'imaginer à travers quelques images échappées de reportages sur l'île de Mont-Désert – par exemple un matin, [...] par un franc et clair soleil, vous portant en forme de vœux, au seuil d'une année neuve, le reflet de mon admiration, si timide malgré tout et si lointaine...

Jean Denègre

[réponse de Marguerite Yourcenar à Jean Denègre]⁹

Petite Plaisance
Northeast Harbor
Maine-04662-USA

30 mars 1979

Cher Monsieur,

Je tiens à vous remercier de votre lettre du 27 janvier – et c'est pourquoi, moi qui ai si peu de temps pour répondre, je réponds.

Votre comparaison avec Bach est prestigieuse : je n'en puis juger. Mais, quant à la transcendance, vous êtes la seule¹⁰ des personnes qui me parlent, m'écrivent ou me téléphonent (l'autre exception est un jeune prêtre canadien) qui avez compris. Je remarque que les passages de mes livres où cette notion (qui chez moi est partout, sous-jacente) remonte vraiment à la surface, sont aussi ceux que la plupart

⁹ Lettre autographe de 4 pages.

¹⁰ Le manuscrit comporte *le seul*.

Correspondance entre Marguerite Yourcenar et Jean Denègre

des gens laissent de côté ou ignorent complètement : les rares, mais importants moments où Hadrien s'avoue pour ce qu'il est : ouvert aux dieux ; les dialogues de Zénon et du Prieur des Cordeliers ; la prière du Père Chica, dans *Rendre à César*, le dialogue d'Ariane et de Bacchus (Dieu) dans *Qui n'a pas son Minotaure ?* ; hier encore la nouvelle récemment insérée dans *Nouvelles Orientales : La fin de Marko*. Un symbole de la mort, disent les lecteurs pressés. Non, la Mort n'a jamais dit aux hommes que, contrairement à ce qu'on croyait, elle ne les épiait pas, comme le faisaient le Jéhovah biblique et le Bon Dieu de notre enfance, nous surveillant d'en haut ; elle n'a jamais montré cette sollicitude pour ses victimes ; elle n'est jamais repartie par les champs accompagnée d'un vol d'oies sauvages. Ce bonhomme banal et insignifiant, mais inamovible et indestructible, c'est Dieu, et les gens du Tao l'eussent reconnu, et je crois aussi Maître Eckhart. Marko le rencontre quand il s'est abandonné à la démesure et à l'épaisseur, et ce sont elles qui le tuent : Dieu ne tue pas. Mais l'homme de nos jours est si éloigné de ce genre de pensées que, comme "les pensées d'espèce différente" dont parle Zénon à Innsbruck, il n'est plus capable de "les déchirer ou de les manger". On n'en est que plus reconnaissant à ceux qui perçoivent quelque chose.

Je vous souhaite, non, en réponse à vos vœux, une bonne année, il est trop tard pour cela, mais une série de nombreuses journées contenant leur quota de musique, de lectures (je crois que Camus, dans les circonstances compliquées de sa relativement courte vie, a été *aussi bien qu'il a pu*), et enfin de contemplation.

Je n'écrirai pas souvent, et ceci n'est pas le début d'une correspondance suivie, mais je tenais à dire merci.

Bien sympathiquement,

Marguerite Yourcenar

[de Jean Denège à Marguerite Yourcenar]

Jeudi 15 novembre 1979

Chère Madame,

J'ai trouvé avec un immense bonheur votre lettre au retour d'un voyage à Rome. C'était en avril dernier. J'y répons seulement maintenant, au cœur de l'automne, peu de temps après un séjour dans l'île d'Ouessant.[...] Cette grande île perdue à l'extrême ouest du "continent primitif" (et qui fait face à Mont-Désert par-delà l'Atlantique), île sans arbres et sans rivières, est pourtant d'une immense douceur. Ou plutôt on y sent palpiter une vie plus profonde et plus vraie qu'ailleurs. Leçon que viennent chercher de plus en plus de touristes. Mais jusqu'où ira l'invasion des constructions, des voitures, des gens, des naufrages de pétroliers ? [...]

D'autres maux, bien plus graves, devraient me décourager ce soir de m'offrir le luxe de vous écrire mes faibles réflexions, tandis qu'agonisent quatre millions de Cambodgiens, dans des souffrances inouïes et pour des raisons absurdes, et qu'on ne peut quasiment rien empêcher. Il en est de même de la folie furieuse du régime iranien, dont les excès paraissent détourner la révolution et l'Islam au profit d'un sectarisme et d'une morale hystériques (réprouvant la liberté des mœurs mais non leur cruauté : exécution d'adultères, tortures, etc.) [...] Effroi de sentir ainsi brûler le monde alors que je mène une vie de privilégié nanti qui, au total, n'aura rien fait pour mériter son bonheur, qu'avoir eu un peu de chance et être né là où il le fallait et quand il le fallait. Culpabiliser d'être heureux... [...]. Aspect de l'universel problème du mal, sur lequel vous vous êtes maintes fois exprimée, par exemple dans *L'Œuvre au Noir* ("La maladie du prier") ou dans *Archives du Nord* ("Le réseau"). Ce que je viens d'écrire n'est peut-être qu'une réminiscence de votre pensée. [...] Ceci m'amène à vous parler de deux coïncidences, ou convergences, plutôt, qui se sont tissées invisiblement dans ce cadre.

La première vient de Rome. [...] C'était le dernier dimanche des Rameaux (8 avril 1979). Lassé d'attendre que se terminât la messe pontificale [...], je m'en fus, avec l'ami qui m'accompagnait, visiter le château Saint-Ange. Penché au-dessus de la rampe centrale et déchiffrant dans l'obscurité le poème "*Animula vagula blandula...*", je me demandais ce qui me rattachait à lui [Hadrien], moi mêlé à la foule des touristes desquels je ne me distinguais en rien. Rien sinon peut-être le fait d'aimer quelqu'un qui, à son tour, avait aimé son ombre au point de lui redonner vie par la grâce d'un grand livre. Et, de l'empereur ou de l'écrivain, je finissais par me demander si ce ne serait pas l'écrivain qui serait finalement jugé le plus grand, ayant réussi à traduire en une leçon universelle et qui ne serait plus jamais oubliée, ce qui ne fut malgré tout qu'un court intervalle de l'histoire, et dont les traces actuelles fussent sans cela demeurées imperceptibles. Ou plus exactement, dont le rayonnement fût sans cela limité à un nombre infime de ses contemporains puis d'érudits – au lieu de devenir désormais accessible au plus grand

Correspondance entre Marguerite Yourcenar et Jean Denègre

nombre, et véritablement "impérial" dans l'ordre de l'esprit, aussi bien que "planétaire" dans l'ordre de l'espace et du temps.

Ce fut l'après-midi du même jour radieux [...] que nos pas nous portèrent à travers places et ruelles vers le Panthéon. Il y eut alors cet instant, pour moi unique, où, le cœur débordant, je pus jouer sur l'orgue du Panthéon un très court morceau, le 3^e prélude de l'*Orgelbüchlein* de Bach : cette voûte prestigieuse résonna quelques secondes aux accents de cette musique. Ces murs, cet espace où avait retenti la voix de l'empereur, vibrèrent un court instant d'éternité au rythme de ce pur discours auquel j'aime à comparer le vôtre : tout convergeait. Minuscule silhouette à côté de ces trois ombres gigantesques que je tentais d'invoquer par la prière de mes doigts, je songeais que, même dérisoire, cette minute symbolique avait pour elle le mérite d'exister.

Ce qui constitue la deuxième coïncidence (ou convergence) [...] ne paraît concerner que la mort. C'est en janvier dernier que je récupérai l'exemplaire de *Mémoires d'Hadrien* que j'avais prêté à mon oncle voici près de cinq ans. Or mon oncle a péri dans un accident d'auto le 2 janvier 1975. Or douze ans auparavant, presque jour pour jour, ma mère (sa sœur) était décédée dans des circonstances analogues (3 janvier 1963). Vous vous rappelez peut-être : je vous ai écrit qu'elle lisait le même livre dans la période qui précéda immédiatement l'accident. Que dire alors devant cette coïncidence supplémentaire : leur mère (ma grand-mère) disparut le 2 janvier 1952 – le même jour de l'année – alors que *Mémoires d'Hadrien* venait de paraître (décembre 1951).[...] Il n'y a rien de plus à en dire. Mon éducation de "scientifique" m'empêche de voir dans ces faits autre chose qu'une triple coïncidence, tout en y reconnaissant une part de mystère, même si je ne la crois pas générée par le "lointain contrepoids des astres".

[...] Votre vœu de début d'année me souhaitant "de nombreuses journées contenant leur quota de musique, de lecture [...] et enfin de contemplation", ce vœu s'est réalisé au centuple*. [...] La journée romaine a été la cime de ce bonheur dont vous êtes à la fois le messager et l'artisan.

J. D.

*Je compte parmi ces joies l'écoute de votre interview radio par Jacques Chancel – dont j'ai l'enregistrement, et aussi la parution de *La Couronne et la Lyre*.

Cette fois, Marguerite Yourcenar ne répondit pas à cette lettre. Jean Denègre lui envoya, de temps à autre, lors de ses voyages, une carte postale, par exemple du Japon en 1980, d'Égypte en 1982. Une carte de vœux envoyée le 20 janvier 1986 reçut par contre une nouvelle réponse de l'écrivain.

Correspondance entre Marguerite Yourcenar et Jean Denègre

[de Jean Denègre à Marguerite Yourcenar]
[Carte de vœux montrant la photo d'un petit phoque aux yeux
expressifs en train de jouer dans l'eau]

Paris, le 20 janvier 1986

Que ce regard candide veuille bien se faire mon interprète et vous porter mes meilleurs vœux de bonne année, et surtout de bon et complet rétablissement. Je joins ces souhaits un peu tardifs à ceux que vous envoyait récemment Micheline Rapilliard¹¹ : que votre santé retrouvée nous conserve [votre] pensée dont nous avons tant besoin et qui tient tant de place dans nos paroles et dans nos cœurs.

Jean Denègre

P. S. Quand donc l'Académie royale de Suède se décidera-t-elle à vous décerner le prix Nobel ?! (Je vous écrivais déjà ce souhait en 1980, du Japon) – au lieu de l'attribuer à ce Claude Simon qui ne vous arrive pas à la cheville...

Permettez-moi d'ajouter cette remarque (qui n'a rien à voir), à propos du titre de votre œuvre en préparation : "*Quoi ? – L'éternité.*" Les journalistes et les éditeurs parlent souvent de cette œuvre dont ils estropient le titre en l'écrivant "*Quoi, l'éternité ?*" – comme s'il s'agissait d'une interrogation sur l'éternité. Simple problème de ponctuation, mais qui dénature complètement le sens de cette belle expression de Rimbaud. "*Quoi ? – L'éternité.*" est au contraire, je pense, le sens d'une question fondamentale sur le monde : "*Quoi ?*" suivie d'une réponse-affirmation flamboyante : "*– L'éternité.*", qui amène avec elle tout l'infini de l'univers et de la transcendance. C'est-à-dire le sens profond de votre œuvre.

Peut-être pouvez-vous rétablir la vérité auprès de Gallimard et des autres. En tout cas sachez que ce troisième volet du *Labyrinthe du monde* est attendu d'avance avec fringale – et émerveillement !

Respectueusement vôtre

J. D.

¹¹ Amie de Jean Denègre, qui avait envoyé à Marguerite Yourcenar une carte de vœux représentant deux lapins, qu'elle avait surnommés "les lapins de Zénon".

Correspondance entre Marguerite Yourcenar et Jean Denègre

[réponse de Marguerite Yourcenar à Jean Denègre]¹²

Cher Monsieur,

Je vous remercie de vos vœux sur cette carte à peu près pareille¹³ au paysage que nous avons sous les yeux en ce moment. On s'y sent étrangement (et fallacieusement) hors du monde.

Ma santé s'améliore, m'assure-t-on, et je reprends peu à peu des forces. De toute façon, la maladie très grave et inguérissable d'un ami, en ce moment à Paris, et qui pendant plusieurs années avait été mon compagnon de route m'interdit tous projets. Sauf pour le travail littéraire : (*Quoi ? L'Éternité.*), livre dont je ne sais pas encore tout à fait si je parviendrai à exprimer tout ce qui m'importe, ou non), mon existence fluctue pour le moment et mes projets sont incertains.

Vous avez raison pour la¹⁴ ponctuation préférée des journalistes : elle trahit Rimbaud. C'est le *Quoi* qui devrait être suivi d'une immense interrogation. J'arriverai sans peine à persuader les bons correcteurs de Gallimard, mais changer les habitudes de la presse est au-dessus de mes forces.

Bien cordialement

Marguerite Yourcenar

La carte envoyée par Marguerite Yourcenar, éditée par le Center for Environmental Education, était constituée d'une photo d'un paysage polaire avec une troupe de pingouins et un phoque. Elle comportait à l'intérieur une citation de Keats : A thing of beauty is a joy forever. Marguerite Yourcenar avait mis un renvoi à côté du mot "forever" et ajouté : Hélas, pas "forever". Nous détruisons tout.

Malgré le ton pessimiste de cette carte, ou peut-être à cause de celui-ci, Jean Denègre lui répondit peu après, avec des paroles d'espoir.

¹² Carte de vœux autographe postée de Northeast Harbor le 1^{er} février 1986.

¹³ Nous avons rétabli l'orthographe, le manuscrit comportant *pareil*.

¹⁴ Suit un mot barré.

Correspondance entre Marguerite Yourcenar et Jean Denègre

[de Jean Denègre à Marguerite Yourcenar]

Charenton, le 10 mars 1986

Chère Madame,

Permettez-moi d'ajouter un mot [...] en réponse à votre belle carte de février [...]. Je ressens fortement le pessimisme (ou le réalisme) sous-jacent à vos paroles, et je le partage un peu, mais je voudrais vous dire aussi ma conviction qu'il y a des raisons d'espérer (même si elles demeurent fragiles). Il me semble que jamais l'humanité n'a pris conscience comme aujourd'hui de sa solidarité avec son environnement et avec les autres êtres vivants qui l'entourent. Certes, cette prise de conscience est progressive et timide, mais elle vient *sûrement*, et elle s'imposera obligatoirement, car il s'agit, comme vous me l'avez écrit naguère, de notre survie. Comme exemple, je citerai le récent colloque international "Silva" qui s'est tenu à Paris sur la forêt dans le monde, et où le président de la République est personnellement intervenu. Je citerai aussi cette charte du "droit des animaux", apparue voici quelques années avec le soutien, entre autres, du professeur Kastler, prix Nobel de physique.

C'est à la pensée et à l'action de grands esprits comme le vôtre que nous devons de progresser de la sorte sur la bonne voie. Ainsi, en plus de la progression "individuelle" dont beaucoup – dont je suis – vous sont redevables sur le plan moral, l'humanité vous doit aussi une partie de sa progression "collective", et je voudrais que vous en soyez fermement convaincue. [...] Une des difficultés qui subsistent est, certes, la "course" de vitesse entre cette prise de conscience, d'un côté, et le développement matériel de la civilisation, de l'autre. Espérons que les deux finiront par converger. J'en veux pour symbole (et signe d'espoir) le lancement réussi du satellite français SPOT (22 février dernier) auquel j'ai collaboré en tant qu'ingénieur à l'Institut géographique national (et dont je vais m'efforcer de promouvoir les images en France et dans le monde) – outil inédit d'observation de la Terre pour les besoins civils, disponible pour tous les peuples, et qui va permettre de suivre, et donc de préserver, en même temps que d'exploiter, nos ressources naturelles et notre environnement.

Je souhaitais vous dire cela, et vous exprimer ma reconnaissance et mon soutien pour l'action que vous avez menée et continuez de mener. Je souhaitais aussi vous exprimer le vœu que votre santé poursuive son rétablissement et que votre ami se rétablisse, lui aussi, le plus vite possible, à la faveur des progrès, parfois si rapides, de la médecine. Je pense à vous très fort et je vous adresse mon respectueux et fidèle souvenir.

Jean Denègre

[Fin de la correspondance entre Marguerite Yourcenar
et Jean Denègre]